

Rencontre onirique au pied d'un piano *Cabaret Gainsbourg*

Josianne Desloges

Numéro 136 (3), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65316ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desloges, J. (2010). Compte rendu de [Rencontre onirique au pied d'un piano / *Cabaret Gainsbourg*]. *Jeu*, (136), 38–39.

Cabaret Gainsbourg

CHANSONS **SERGE GAINSBORG, ANNE-MARIE OLIVIER ET MARTIEN BÉLANGER** / MISE EN SCÈNE **MARTIN GENEST**
DRAMATURGIE **ANNE-MARIE OLIVIER** / COLLABORATION À LA MISE EN SCÈNE **VÉRONIQUE CÔTÉ**
CONSULTANT EN SCÉNOGRAPHIE **CHRISTIAN FONTAINE** / ÉCLAIRAGES : **PROJET BLANC, LAURENT ROUTHIER**
CONCEPTION DES MARIONNETTES ET ACCESSOIRES **PIERRE ROBITAILLE ET VANOHOTTON**
COSTUMES **HUGUETTE LAUZÉ** / CONCEPTEUR MULTIMÉDIA **LIONEL ARNOULD**
ARRANGEMENTS MUSICAUX **LES MUSICIENS INTERPRÈTES** / DIRECTION MUSICALE : **MARTIEN BÉLANGER**
AVEC **MARTIEN BÉLANGER, STÉPHANE CARON, MATHIEU DOYON, VALÉRIE LAROCHE, PATRICK OUELLET**
ET **PIERRE ROBITAILLE**.
PRODUCTION DU **THÉÂTRE PUPULUS MORDICUS**, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PÉRISCOPE DU 13 AVRIL AU 1^{ER} MAI 2010.

JOSIANNE DESLOGES

RENCONTRE ONIRIQUE AU PIED D'UN PIANO

Gainsbourg est apparu, fugace, le temps d'un cabaret organisé par le Théâtre Pupulus Mordicus. Une fusion inusitée entre musique et théâtre, inspirée par la vie et l'œuvre du grand chanteur français. La rencontre s'est déroulée comme un rêve vague, une suite d'images scéniques inégales et plutôt décousues, qui laisse l'impression que la troupe a présenté un travail qui tient plus du laboratoire que d'une œuvre achevée. La compagnie, reconnue pour ses marionnettes irrévérencieuses, son élan narratif, son humour débridé, s'est aventurée dans une voie encore mal maîtrisée.

Dans l'émouvante courte pièce *l'Autre*, tirée du roman du même nom d'Andrée Chedid, que Pupulus Mordicus avait présentée il y a quelques années à Premier Acte, Martin Genest, Pierre Robitaille, leurs acolytes et marionnettes montraient pourtant une sensibilité et une finesse qui sied bien aux fables plus poétiques et symboliques. Il faut dire que, même pour ce spectacle, les concepteurs puisaient à une matrice narrative, à un texte qui, bien que poétique, demeurait un récit. Dans le cas de *Cabaret Gainsbourg*, les ressources de départ étaient des chansons et quelques traits propres au personnage : sa fixation sur la laideur et la beauté, sa passion pour les femmes, son premier élan vers la peinture, son image et son charisme sur

scène. Inspirante matière, à laquelle on aurait pu donner plus de corps.

La pièce s'ouvre en peinture. Sur un disque vinyle, on fait couler un tube de gouache ou d'acrylique épaisse. Le mouvement du tourne-disque fait qu'un serpent de couleur apparaît sur la surface noire. Le tout est filmé du dessus et retransmis sur un écran en fond de scène, pendant que Gainsbourg nous raconte qu'il aurait voulu être peintre plutôt que musicien. Un rare moment de narration parlée qui nous ouvre à Gainsbourg l'artiste et enrichit l'image du poète noir, provocateur et redoutable qui lui a été accolée plus tard dans sa carrière. La scène est occupée presque entièrement par l'orchestre, signe que la musique, finalement, prendra le dessus, dans la vie de Gainsbourg comme dans la pièce.

Tour à tour, trois musiciens incarnent le chanteur en prestation, la cigarette au bec. Leurs interprétations, qui fusionnent dans l'esprit du spectateur à cause de la pénombre, des habits noirs, du timbre de voix très juste, de la manière caractéristique à Gainsbourg de prononcer les mots qu'ils sont tous parvenus à s'approprier, créent un personnage pluriel, une image d'autant plus ressemblante qu'elle est évanescence. Verre en main,

attablés ou juchés sur des tabourets devant la scène, les spectateurs participent au décor et à l'ambiance de ce cabaret onirique.

Valérie Laroche y incarne toutes les femmes de la vie de Gainsbourg. Séduisante, gracieuse, dansante – la jeune femme exécute à plusieurs moments des chorégraphies impeccables et fluides –, elle nous amène avec elle dans les loges, sur scène, dans un studio d'enregistrement ; elle représente à la fois tous les « à-côtés » du métier et son essence, le rapport de séduction qui s'opère inmanquablement entre un artiste de talent et son public. Qu'elle chante langoureusement *la Femme des autres* ou offre candidement ses jambes nues à la marionnette de Gainsbourg pour la chanson du rasoir électrique, le spectateur ne peut la quitter des yeux.

D'autres scènes atteignent moins leur cible... Le sketch du Petit Chaperon rouge disant avec la voix la plus innocente du monde des répliques salaces en se promenant dans un jardin de fleurs à forme phallique tranche radicalement avec le reste de la proposition artistique. On y retrouve l'humour grivois de *Jacques et son maître*, que Pupulus Mordicus avait jouée au Trident, sans la précision de manipulation à laquelle la compagnie nous avait habitués. Un cabotinage comique, certes, mais discordant. Également, un chassé-croisé chanté entre Gainsbourg et l'un des personnages féminins interprétés par Valérie Laroche, dans un cercle de miroirs tenus maladroitement par les musiciens, est un moment à oublier. Des méduses fluorescentes, un éléphant rose, des vers, une araignée, des chauves-souris et des papillons placés ici et là selon les chansons forment un bestiaire multicolore et fantaisiste

tiré des chansons (*Je bois*, entre autres) de Gainsbourg. Ceux qui ne connaissaient pas le répertoire du chanteur avaient bien du mal à y donner un sens.

Pour la scène de l'enregistrement de *Je t'aime moi non plus*, le duo érotique que Gainsbourg a interprété avec Brigitte Bardot puis avec Jane Birkin, Anne-Marie Olivier a écrit une version *slam*, qui s'articule autour de jeux de mots à la Gainsbarre et Gainsbourre, entre dialogue et poésie à deux voix. Pendant la lecture, des mots apparaissent sur l'écran du fond de scène, une musique minimale donne le rythme. Le tout est lent et manque d'émotion. On a tenté d'actualiser Gainsbourg, de transposer sa manière de créer à notre époque, mais le résultat laisse froid. Les brèves répliques que le poète lance en attendant sa mie sont beaucoup plus parlantes que la chanson.

Ce cabaret attendu de Pupulus Mordicus n'aura pas tenu toutes ses promesses. On aura aimé les chan-

sons et la sensualité de l'approche, mais déploré le côté décousu de cette suite de tableaux très inégaux, tant dans le ton que dans la précision d'exécution. La compagnie s'est aventurée sur une nouvelle voie ; le temps nous dira si elle saura accoler des histoires fortes à l'effronterie acerbe à laquelle elle nous avait habitués. Gainsbourg était pourtant le personnage parfait... Dommage. ■



Cabaret Gainsbourg, mis en scène par Martin Genest. Spectacle du Théâtre Pupulus Mordicus, présenté au Périscope au printemps 2010. © Denis Baribault.

Quelques scènes aux scénographies distinctes ponctuent le tour de chant. La balade échevelée et tourbillonnante en voiture, qui intègre chant, jeu et projections, est une réussite ; on y saisit à la fois le caractère de Gainsbourg, son rapport aux femmes et l'esprit de l'époque. La scène finale, lorsque la troupe forme une chorale autour de la marionnette grandeur nature du chanteur et entonne *le Poinçonneur des Lilas* sous une pluie de confettis, est un véritable point d'orgue.